

Les Petites Choses

selon Phileas Grimlen

Philippe Van Ham
Mars 2014

conte 0 : Les choses et l'empathie

On se souvient de ce passage de Lamartine : « Choses inanimées avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? ». Je ne suis pas certain de l'exactitude de cette citation mais c'est l'esprit. Un esprit que l'un de mes amis a transformé en une manière d'être.

On pourrait se dire que les petits objets, les petites choses sont totalement dépourvus d'esprit et pourtant...

Mon ami, qui m'a demandé de taire son nom, possède une qualité qui se change parfois en défaut : une inclination incroyable à l'empathie !

Cette empathie ne couvre pas seulement les gens mais aussi bien souvent les objets, ceux qui les possèdent et ceux qui les fabriquent.

On peut comprendre qu'il ne sait pas toujours à « quoi » se vouer dans ce monde finalement fort peuplé d'esprits de toutes sortes.

J'avoue que moi-même, Phileas Grimlen, je confère plus souvent qu'à mon tour des formes aux formes !

Je m'explique.

Tout est constitué de formes : les feuillages, les nuages, la buée sur le carreau, les veines du bois, les veines du marbre, des carrelages et j'en passe ! Alors, comme je suis un conteur de contes, je vois dans tout cela des signes furtifs du monde enchanté. Quoi de plus naturel ! Il est ainsi ce monde-là entre cette fragile frontière de formes et nous.

C'est un peu notre conversation entre le monde des formes et moi. C'est ce qui nourrit l'imagination.

Mais, dans le cas présent, cher Lecteur, mon ami m'a confié dix histoires très courtes. Chacune liée à un objet sauf la première qu'il est liée à sa propre oreille ! Mais aussi à son possesseur. Ce dernier se trouve à chaque fois en hôpital, presque toujours dans ses derniers instants.

Mon ami donne tellement volontiers une personnalité à tous ces petits

objets, au départ insignifiants, que cela m'a troublé, puis ému et que je l'ai écouté avec la plus grande attention.

J'ai perçu tout un monde dans cet hôpital où il va périodiquement, un monde assez extraordinaire. Rien n'y a de signification banale. Tout y est important.

Il m'a demandé de lui écrire ces dix toutes petites histoire. J'ai promis. Et vous les trouverez, cher Lecteur, dans ce qui suit.

Jamais je n'ai eu autant de mal à écrire quoi que ce soit ! Chaque fois, il y a création d'êtres divers et sur une courte distance de papier, il faut les faire aimer (car un auteur aime forcément ses personnages) mais aussi les conduire vers leur fin qui est à chaque fois imminente.

Dix contes brefs allant de la naissance de personnages à leur mort. Et avec ce que mon ami m'avait raconté, je n'ai pu m'empêcher de m'attacher à chaque fois !

Bigre !

Ce fut donc très dur. Pourquoi alors vous imposer cela à vous, cher Lecteur ?

Je ne m'y suis décidé qu'en hommage à tous ceux qui font de cet espace un monde enchanté : les infirmières et infirmiers, les médecins, les psychologues et les bénévoles.

Ils sont toujours là dans les formes qui constituent ce monde dont ils sont le « petit peuple ». Ils auront certainement une lecture très particulière de ces petites histoires. C'est un peu comme si des lutins et des fées lisaien des contes chez les humains...

Mais je m'embrouille.

Il vaut mieux que je vous laisse vous démêler avec vos empathies respectives, chers Lecteurs.

*Phileas Grimlen
Conteur*

conte 1 : La petite oreille

Je suis une oreille, une simple oreille et mon Maître auquel j'appartiens (on n'a jamais vu d'oreille qui se balade toute seule!) est, comme tous les humains...un peu lourd et un peu sourd aussi mais pas à cause de moi ! Non, moi, je suis en quelque sorte... une oreille qui voit clair !

Et justement, je dois vous dire... tout doucement, dans le creux de votre oreille, là où c'est un peu duveteux et doux, je dois vous dire que j'ai vu repartir chez elle ...une vraie Elfe ! Une de ces toutes petites Elfes si légères qu'on les confondrait facilement avec une brise.

Moi, qui ne suis qu'une oreille, j'ai eu ce privilège, je l'ai côtoyée alors qu'elle était dans une chambre d'hôpital et se préparait au départ .

J'ai ouï dire que ce n'est pas une mince affaire et je veux bien le croire.

Par le « bouche-à-oreille » on m'a un jour conté cette histoire d'un petit Prince qui voyageait aussi de cette façon...difficile mais , paraît-il, très efficace. Lui, il était dans le désert et pour continuer son voyage, il a fait appel aux bons soins d'un serpent, une vipère , je crois... Alors, il a pu laisser son corps et voyager léger comme on dit !

La petite Elfe dont je vous parle s'est allégée par d'autres moyens. Je l'ai vue au long des mois devenir presque transparente. Toute fine, il n'y avait plus que deux yeux et une voix. Et là, je peux vous le dire, en tant qu'oreille je ne m'y trompe pas : cette voix était une voix d'Elfe.

Parfaitement ! Quoi qu'en pense mon Maître d'ailleurs !

Je l'ai vue se défaire d'un tas de choses auxquelles vous ne penseriez pas mais qui n'échappent pas à une oreille.

Ainsi elle lisait et se faisait lire des livres épais, incroyablement épais, qui parlaient de générations, d'enfants, de parents, de grands-parents, de guerre et de retours. Les histoires se passaient dans de grands pays très froids...

Moi, je sentais bien qu'elle travaillait à se défaire de tout cela en n'y retenant que des expressions amusantes et imagées comme on en dit dans ces pays-là. C'est le seul bagage autorisé dans le voyage qu'elle entreprenait de faire. D'ailleurs elle écoutait aussi volontiers des contes, ces histoires à dormir debout dont mon Maître rabat les oreilles polies et complaisantes.

Dans notre monde, bien sûr, l'Elfe dont je vous parle, avait une maman, un

papa, un mari, une famille quoi !

Même sa petite fille Lili ne comprenait pas trop qu'elle souhaite déjà poursuivre son voyage.

Oh, Lili n'était pas Lili-la-tigresse de l'histoire de Peter Pan mais...allez savoir... Moi, je ne suis qu'une oreille...

Je comprends bien que Lili-la-tigresse fronce les sourcils et ne soit pas très contente. Elle ne peut encore bien comprendre que le temps s'écoule de toutes sortes de façons ! Il n'est pas le même pour un soleil, pour une planète ou pour un papillon...Alors pour une Elfe !

Tout le monde pense que toute chose doit être mesurée avec le métronome des êtres humains ! Nous les oreilles, nous ne pensons pas comme cela ! Il y a des instants qui durent, qui durent, qui durent... Il y a aussi ces journées qui passent si vite ! Alors, malgré mon Maître qui possède une de ces choses, appelée « montre-bracelet », je ne me fie guère au temps des humains.

J'aime assez le temps des roses même s'il est éphémère comme celui de ceux qui, parmi d'autres, les butinent : les papillons !

Bon, j'en reviens à celle qui nous intéresse, je suis une des rares oreilles bavardes, pardonnez-moi !

Mon Maître devait partir, ce sot, et j'eus une dernière vision de l'Elfe quand elle tissait sa toile.

Vous savez...mais non, vous ne savez sans doute pas que les Elfes se nourrissent exclusivement de rêves ? C'est pourtant vrai. On les voit parfois le soir en train de tisser. Pour ceux qui ont le regard adéquat, le bout des doigts de l'Elfe devient légèrement brillant et humide et dans l'air apparaît par moments cette toile miroitante...

Je tiens à m'excuser pour ceux qui ne peuvent penser à une toile sans évoquer les araignées, surtout qu'alors ils ont peur de ces pauvres amies fileuses !

Ici, c'est un autre genre de toile ! Dans cette toile ne se prennent que des pensées, des rêves, bref ces choses dont se nourrissent les Elfes. Il fallait qu'elle en revienne à sa nourriture de base, comprenez-vous ?

Les yeux fermés, sa tête dodelinant, elle traçait dans l'air devant elle la forme de sa toile. Elle savait qu'elle faisait une pêche ultime et qu'il fallait qu'elle en recueille suffisamment pour tout le voyage !

Alors, sans le savoir sans doute, ses proches, sa famille lui firent une

provende abundante.

Voilà, je ne connais pas la suite car, comme je vous le disais, mon Maître devait continuer le tic-tac de sa vie à lui ! Je suis une oreille obéissante et puis... de toutes façons vous imaginez qu'une oreille prenne un autre chemin que celui auquel elle est attachée ? Pas moi en tous cas !

Je suppose donc que l'Elfe, dont j'entendais (mais je devais être la seule) dont j'entendais pousser doucement les ailes, a réussi son envol et poursuit actuellement son voyage.

Enfin, de cela on peut être sûr et certain, vous en avez la preuve entre vos mains !

Bien qu'oreille et donc sans main, je vous souhaite grâce au bon vouloir de mon Maître (cela arrive !) de passer un agréable séjour dans ce monde.

conte 2 : La petite cuiller

Je suis une petite cuiller et mon propriétaire va mourir.

Quand je dis « propriétaire », c'est parce que je suis une chose, une chose que forcément l'on possède. Pourtant notre relation mériterait certainement d'autres mots. Le problème vient de son petit-fils qui raconte mon histoire et qui ne fait que découvrir, sur le tard, l'existence de notre relation.

Il n'empêche, c'est très gentil à lui de me donner ainsi une manière de m'exprimer même si les mots sont si difficiles à trouver parfois.

Nous avons passé beaucoup de temps tous les trois, François, son petit-fils et moi, la petite cuiller sur laquelle est gravé son prénom en belles anglaises : « François ». Quand je dis « beaucoup de temps », ce n'est pas en années ou en mois mais en jours qu'il faut parler.

Dans cette chambre d'hôpital, les jours valent des mois et les heures comptent pour des jours.

C'est là, sous mes yeux si j'osais cette licence poétique, que le petit-fils et le grand-père ont renoué ce lien lointain qui les unissait avant que la vie ne les éloigne. Alors, le grand-père, François, lui a raconté, comme le font tous les grands-pères, une histoire de petite cuiller. Et il a écouté, écouté, écouté... Le souffle de François était devenu si tenu...

L'histoire commence par une expérience traumatisante. Traumatisante pour moi, je veux dire !

Imaginez que vous approchez d'une espèce de gouffre luisant, humide et rougeâtre, chargé d'une sorte de brouet sentant la banane et l'orange... Puis que vous entrez dans cette immense caverne et qu'elle se referme sur vous dans le noir le plus complet !

Quelle émotion ! Surtout que cela a recommencé car, à chaque fois, je retrouvais brièvement la lumière pour qu'on me recharge de panade et le cycle infernal reprenait !

Je dois avouer que bien vite je m'habituai à ce que je compris peu à peu être une sorte de gavage de bébé. François avait un bel appétit et moi, sa

petite cuiller, j'en vins à prendre mon rôle à cœur. Une sorte de connivence naissait.

Même quand ses dents poussèrent, il ne me coinça dans l'étau de ces gencives que lorsque vraiment il n'en pouvait plus.

Le temps passa.

Je fus utilisée aussi par d'autres mains, je touillai du café au lait, je plongeai dans de nombreux potages, ma taille moyenne me destinait à des usages très variés.

Jusqu'à servir de « pousse langue » pour un docteur en panne d'ustensile adéquat pour visiter la gorge irritée de François !

Quand il fut plus grand, j'ai même servi d'instrument de percussion dans les solos de batterie endiablés qu'il donnait pour les murs de sa chambre. Ah, on peut dire que nous avons fait les quatre cents coups, François et moi !

Puis vint le temps où, posséder une petite cuiller, surtout gravée à son prénom, devint difficile à assumer devant les copains railleurs. C'est le temps où je me retrouvai le plus souvent au fond d'un tiroir.

J'en sortais rarement car je ne faisais partie d'aucun service et donc je ne pouvais être servie à aucune table. Une petite cuiller solitaire qu'on ne sort finalement que par hasard et qui subit les agaceries du lave-vaisselle comme ses rares distractions. C'est vous dire !

François faisait des études et se lançait dans la vie et moi je l'apercevais de moins en moins.

Puis un jour, ce fut le grand chambardement ! Je me retrouvai en compagnie de petites nouvelles brillantes dans un tiroir qui me parut n'avoir pas encore beaucoup servi. Je fus bringuebalée de mains en mains, des mains inconnues et qui sentaient bon et étaient douces. Je crois bien que François avait fait son nid à lui. Plus tard, je reconnus les braillements d'un bébé et je m'apprêtais à encore servir de la panade. Mais cela n'arriva pas. Tout ce dont je me souviens de cette longue époque c'est d'avoir creusé dans la terre du jardin empoignée par de jeunes mains et puis d'avoir été oubliée dehors.

La pluie, le gel, le soleil, le fond de récipients divers dans un lieu qui sentait le terreau... Puis longtemps après, le retour parmi d'autres ustensiles, le contact de ces mains que je reconnaîtrais entre mille. Les produits pour rénover les métaux, le regard un peu triste de François. Un François seul avec lui-même et qui me regardait comme si j'étais une

vieille amie.

J'avoue ici, cher lecteur, je n'étais pas peu fière ! Un peu égoïstement, je me réjouissais alors que François sans doute connaissait une période difficile de sa vie.

Bien briquée comme une petite cuiller neuve, il me mit dans une vitrine ! Vous vous imaginez ? Moi, dans une sorte d'armoire vitrée pleine de belles et de vieilles choses.

Parfois même vieilles et belles !

C'est de là que je le vis vivre sa vie, recevoir la visite de son petit-fils, encore gamin, de temps à autre, fréquenter quelques belles dames toujours différentes. Je le vis aussi travailler tard le soir à corriger des copies. Je le vis lire très tard aussi lorsqu'il ne trouvait pas le sommeil.

Moi, je prenais assez peu la poussière dans mon armoire vitrée. A part la femme d'ouvrage de temps à autre ou François lui-même ces soirs où il buvait un peu trop et me prenait dans sa main moins chaude et plus sèche désormais.

Alors vint ce moment terrible où je le vis étendu par terre et que des hommes en blanc vinrent le chercher. Je restai avec mon inquiétude dans ma vitrine.

Et cela dura, dura, dura...

Son petit-fils, devenu adulte maintenant vint un jour dans l'appartement, regarda autour de lui et prit des notes. Peu après de gros costauds vinrent vider les armoires et les emporter, c'est le petit-fils qui me sauva in extremis des grands sacs prêts à m'avaler ! Il me mit dans sa poche. Confortable et chaude cette poche !

Je réapparus à la lumière sur un plateau en matière plastique, dans une pièce rectangulaire un peu triste sauf les fenêtres que le soleil éclairait. Ce plateau était déposé sur une sorte de tablette amovible qui surplombait un lit. J'étais, je l'appris plus tard, dans une chambre d'hôpital, celle de François qui était dans ce lit.

Je retrouvai la joie de servir ! Même si ce n'était plus François qui me tenait, mais d'autres mains car lui, il ne pouvait plus me guider vers sa bouche. Il n'empêche, nous nous étions retrouvés, lui et moi !

J'eus même des aventures ! Figurez-vous que je restai plus d'une fois oubliée sur ce plateau que d'autres mains emportaient vers des armoires à glissières ! Plus d'une fois, dans les cuisines, je fus passée dans leurs machines de nettoyage. On vint à chaque fois me rechercher car je crois

que François et son petit-fils veillaient sur moi car je constituais quelque chose comme un lien entre eux.

François susurrerait son histoire et son petit-fils écoutait... Moi je me sentais chargée non pas de panade ou d'un peu de sucre du fond d'une tasse, ni même d'une crème caramel, non, je me sentais bizarrement chargée de souvenirs et c'était François qui donnait en quelque sorte la becquée à son petit-fils, Jacques.

Un jour tout s'arrêta et Jacques vint me chercher.

Chez lui, il y a un bébé qu'il a prénommé François et je reprends du service !

Nous autres, objets, pouvons parfois avoir cette chance de connaître plusieurs vies. Bien sûr, Jacques a dû s'empresser de raconter ma petite histoire, de l'exprimer comme il imagine, lui, que je l'ai vécue. Moi aussi, devant cette jolie petite bouche vorace et souriante, j'avoue que je mélange un peu les choses et que ma mémoire devient floue. C'est heureux je crois...

conte 3 : *La petite radio*

Bonjour, je suis une petite radio toute simple et avant que mes piles ne soient plates, il faut que j'envoie un message qui ne sera ni des nouvelles du jour ni des musiques mais ce que j'ai appris de celle qui m'écoute jour après jour tout contre son oreille.

En fait, Mamie m'avait emmenée avec elle à l'hôpital pour je ne sais quelle intervention chirurgicale. C'est vrai qu'elle se déplaçait de moins en moins et qu'elle boitait.

Mais si ce qui devait être réparé le fut correctement, les petits malheurs s'abattirent les uns après les autres sur ma gentille Mamie. Si je le sais, c'est que Mamie avait une chambre à deux lits et que, eh bien, on bavarde toujours un peu avec ses compagnes de chambre. Enfin, pas toutes, car il y a des gens très taiseux ou alors franchement insupportables, mais sur une année, vous pensez... Les occasions n'ont pas manqué.

Ce qui me plaisait, c'était que Mamie me tenait toujours bien au chaud dans ses mains faites pour faire des tartes et des desserts et aussi tout près de son oreille droite afin de ne pas importuner sa voisine et, qui sait, d'économiser mes batteries ! Sacrée Mamie, tant d'amour dans un sourire, dans un geste, toujours à trouver des excuses à tout le monde.

Car moi, j'étais un peu comme elle : un produit vieilli et dépassé et seul... A l'heure des portables qui font aussi radio, téléphone, appareil photo et que sais-je encore, moi, je n'étais qu'un reliquat du passé, ce qu'on appelait autrefois un petit « transistor » en faisant allusion à mes composants intimes. Mamie aussi était comme moi, un reliquat du passé. Du temps des goûters et des tartines à la cassonade, des confitures de mûres, de l'intérêt pour ce qui se passe dans le monde et de la fidélité à son « journal parlé ».

C'est là surtout que j'intervenais en captant les « journaux parlés » en

question entre une main douce et une oreille attentive. C'était ces moments où elle se penchait avec intérêt sur le genre humain. Toujours avec les sourcils froncés par l'attention et un léger sourire aussi comme en ont les grand-mères pour les petits encore turbulents. Mais avec cette inquiétude d'une Mamie pour ceux qu'elle aime.

Et puis voilà, dans les hôpitaux, il y a toutes sortes de microscopiques bestioles, à ce que j'ai compris, qui ont évolué sur place dans le genre agressif ! Mamie en a attrapé une, puis, affaiblie, est tombée en se cassant un os de la jambe. Et puis... et puis cela a duré un an !

Mamie est ainsi devenue la mamie de toutes et de tous dans son « couloir » de chambres à deux lits. On ne pouvait faire autrement que de rechercher sa compagnie tant elle était apaisante et rassurante même au sujet de son propre état.

C'est un visiteur hebdomadaire à qui j'ai pu confier, à ma manière et à la sienne, ce que vous lisez maintenant. Il venait souvent m'écouter avec Mamie. Puis, ils parlaient du monde avec résignation et douceur.

Je me souviens surtout des angoisses de Mamie quand on lui a dit qu'elle allait pouvoir rentrer chez elle ! Après un an ! Tout réapprendre, devoir à nouveau acquérir cette liberté à laquelle au fond, elle ne tenait plus. Retrouver la solitude d'une vieille Mamie qui n'a qu'une petite radio pour camarade...

A l'hôpital, elle était devenue comme je l'ai fait remarquer, la chérie des infirmières, la Mamie du service ! Car une Mamie comme cela, c'est un rôle d'une évidence qui apparaît peu à peu à tout le monde !

Pourtant je sais bien que le grand jour du retour approche et que Mamie soupire, même dans son sommeil. Moi, je suis là sur la table de nuit, juste à côté, alors vous pensez... Je vois, j'écoute et je m'inquiète moi aussi.

Cette chambre que je connais parfaitement va être remplacée par un autre logis dont je me souviens à peine ! Vous pensez... je n'ai que quelques transistors en moi !

Qu'allons-nous devenir ? Mamie pourra-t-elle encore changer mes piles ? Oh, mais voilà qu'on vient nous chercher... Le visiteur a à peine le temps de dire au revoir, Mamie me prend sur la petite tablette où je restais avec ce téléphone qui ne sonnait que si rarement.

Qui que vous soyez, je...

conte 4 : Le petit réveil-matin

Mon truc, c'est le temps ! Enfin...pas le temps qu'il fait mais le temps qui passe !

J'ai eu un peu peur récemment car quand on est un petit réveil-matin et que l'on s'arrête...

Enfin, ma jolie infirmière m'a remonté (oui, je suis un très ancien modèle) et quand mon possesseur s'est arrêté lui aussi, elle a réussi à avoir le droit de m'emmener chez elle où je repars de plus belle à compter les tranches de son temps à elle désormais !

C'est elle aussi qui a, comme moi, bien connu Gaspard, mon ancien propriétaire, et qui s'est décidée à raconter mon histoire. Il faut dire que pendant presque trois mois, elle l'a bien entouré, Monsieur Gaspard.

Mais, comme toute bonne infirmière, elle préfère raconter en mon nom et s'effacer derrière moi. Moi, un vulgaire objet ! Vous pensez ! Quelle conscience professionnelle ! Cela dit, je dois vous avouer, cher lecteur, que je ne déteste pas ce petit moment de célébrité... Mais bon ! Passons ! Donc je suis un petit réveil-matin et je fais tic-tac, tic-tac...

Mes premiers souvenirs remontent à la première fois que l'on m'a remonté et je revois nettement le regard anxieux d'un jeune-homme qui demande à une autre personne si on peut se fier à moi pour le réveil ! L'horloger lui assure que je suis une petite merveille d'exactitude mais que, si l'on a le sommeil trop profond, il convient de me déposer sur une assiette avec des cuillers par exemple afin de faire un bruit de tous les diables ! Le jeune-homme semblait indécis et parlait de son premier emploi et de la bonne impression qu'il voulait faire...

C'est à ce moment que j'ai sonné, mais sonné !

Il m'a acheté tout de suite !

J'avoue n'être pas peu fier de ce coup d'éclat, même si, en réalité, il fut le résultat d'un heureux hasard. Heureux pour mon acheteur, le jeune Monsieur Gaspard, et pour moi qui suis entré dans sa vie pour la découper en petites unités régulières.

Gaspard était un homme ponctuel. Nous étions donc faits pour nous entendre. Je restais toute la journée sur sa table de nuit à faire passer le temps. Son temps. C'est un travail de tous les instants, il ne faut pas avoir l'esprit distrait et laisser divaguer sa pensée. Le tic-tac se doit d'avoir vertu de constance. Mon jeune ingénieur en mécanique voyait d'ailleurs l'univers comme une machine géante avec des engrenages partout et tournant comme... eh, oui ! comme une horloge !

La vie nous mena d'appartements plus grands avec lit à deux places en studio tout petit avec tout juste une chaise comme table de nuit.

Les humains, même s'ils voient la vie comme un mécanisme bien huilé, vivent plus au rythme de leur cœur qui bat toutes sortes de mesures, des rapides comme des lentes. Tout mon contraire...

Pourtant Gaspard et moi faisions la paire ! Même quand il devint un ingénieur chef, il ne passa pas aux réveils électriques ni à ceux qui, au lieu d'une belle et franche sonnerie, vous susurrent les nouvelles matinales ou de la musique de chambre. Non, sur ce point, Gaspard ne faisait confiance qu'à moi-même !

Puis nous fûmes trois dans une belle chambre décorée avec goût. Il y eut bien un petit litige pour savoir si on me laisserait encore sonner le matin mais Gaspard fut intraitable sur ce point.

Plus tard encore, j'ai eu maille à partir avec une paire de petites mains dont le rêve consistait à m'étudier à fond et à mettre mes entrailles à l'air. Gaspard sut se faire entendre et obéir ! Heureusement pour moi ! On n'imagine pas ce que les petits réveils-matins comme moi ont à souffrir de la curiosité des enfants !

Je me souviens d'une anecdote effrayante pour moi après coup, c'était pourtant un beau jour très clair et mon tic-tac allait avec entrain. Une jolie main potelée se posa sur moi et me souleva comme un rien pour me jeter ensuite violemment par terre ! Ce fut la première fois que je m'arrêtai pour un bout de temps. Pas pour un simple entretien, si vous voyez ce que je veux dire. J'étais, comme on dit, cassé !

Quand je revins à moi, j'eus beaucoup de mal à reconnaître ce visage qui se tenait tout près et qui tenait entre ses lèvres de fins outils. Gaspard ! Tout gris et des poches sous les yeux !

Je repris donc du service en regardant à travers mon verre protecteur encore fêlé et qui ne fut remplacé que plus tard. Nous étions dans une chambre un peu grise avec un lit bizarre et une télévision haut placée, un téléphone aussi. J'étais juché sur une sorte de table à roulettes et de

charmantes personnes se livraient à des ballets intrigants autour de Monsieur Gaspard.

C'est en les écoutant que je compris que nous étions dans une chambre d'hôpital et que Gaspard avait fait des pieds et des mains pour que sa fille, celle qui m'avait autrefois jeté par terre, me retrouve dans je ne sais quel grenier. Moi, je n'en sais rien : j'étais arrêté !

Je crois que Gaspard a troublé plus d'une infirmière en me réparant avec des outils minuscules en bon ingénieur mécanicien qu'il avait toujours été. Sa fille, toujours en retard et assez susceptible sur ce point précis, était la seule visiteuse. Gaspard était veuf, vieux et malade. D'après ce que je compris, c'était même assez grave...

Aussi, je me mis à compter le temps avec plus de minutie encore. Je lui devais bien cela ! Je faisais toutes sortes de tours pour lui faire croire que les journées étaient moins longues que ce qu'il pensait. Je me rattrapais la nuit lorsque les médicaments l'endormaient. Bref, je trichais un peu et une infirmière plus sensible au temps qui passe que les autres, le remarqua. C'est elle qui a raconté mon histoire.

Gaspard faisait aussi tic-tac d'une certaine manière. Mais de moins en moins de tic et de tac. Il me jetait de moins en moins de regards et je me rendais bien compte que je n'indiquais pas la date et que, en conséquence, pour lui, un jour en durait finalement plusieurs. C'est la dilatation du temps propre aux mourants, je présume.

Nous autres les réveils-matin, notre vieillesse c'est quand il ne faut surtout plus réveiller personne. Faire seulement un tic-tac feutré.

Je ne sais si c'est un hasard mais je me souviens que la respiration de Gaspard s'arrêta et que je le suivis de quelques centaines de tic-tac à peine.

Mais je suis une chose et moi, on peut me faire redémarrer. C'est ce que cette gentille infirmière a fait. Celle qui, comme les autres, parlait longuement à Gaspard mais qui me jetait sans arrêt des regards intrigués. A chacun sa sensibilité, elle, ce sont les petits réveils-matins un peu vieillots et j'en suis fort aise je vous l'avouerai sans honte.

Je vous salue bien... Tic, tac, tic, tac...

conte 5 : Les petits ciseaux

Je suis une petite paire de ciseaux à bouts arrondis et Virginie me tient, enfin, me tenait dans ses mains jointes sur sa poitrine fatiguée.

Voyez-vous, elle et moi, c'est un peu la même chose.

Notre association a commencé il y a bien longtemps et c'est une chance que, dans cette chambre d'hôpital, Virginie ait eu encore le temps et la force de raconter notre vie à toutes les deux.

Une espèce d'ombre assez silencieuse venait chaque semaine s'asseoir à côté du lit de Virginie. Je n'ai pas bien distingué qui c'était mais il l'a écoutée et je suppose qu'il nous a emportées toutes les deux avec lui désormais.

Mon... mais non ! Notre histoire commence lors d'une soirée de Noël ! J'attendais, emballée, si on peut dire, d'un noeud vert et or, au pied du sapin décoré et éclairé comme une vitrine ! Juste à côté d'une petite crèche nichée sous les branches les plus basses et recouverte d'ouate blanche pour figurer la neige.

J'avais bien vu qu'une petite fille était descendue de l'étage pour venir regarder si le Père Noël était passé, puis, rassurée, elle était remontée.

Mais quand le papa et la maman l'amènerent enfin au pied de l'arbre, avant le petit déjeuner avec le traditionnel « cougnou », je me souviens de sa joie en découvrant une boîte avec une poupée, une autre avec un jeu de construction et aussi un « petit magasin » avec toutes sortes de diminutifs des balances et des comptoirs mais aussi des fruits et légumes, fromages et salaisons. Virginie poussait des cris de plaisir anticipés.

C'est alors que la maman me prit et me tendit vers Virginie ! Pensez ! Moi, un cadeau de Noël ! Je n'avais pas été préparée à cela...

Le courant passa immédiatement entre Virginie et moi. Elle écouta respectueusement en bonne petite fille sage du jour de Noël, les recommandations de ses parents sur l'usage à faire d'une paire de ciseaux et sur les choses à ne pas faire aussi.

Voilà comment commença notre aventure à Virginie et à moi.

Nous avons débuté par des découpages simples en vue de collages que

l'institutrice de Virginie affectionnait. On feuilletait des magazines et puis : snip, snip, snip... On coupait en suivant scrupuleusement les contours désirés. Et puis la colle et les œuvres que nous montrions avec fierté !

Virginie pouvait m'emmener en classe car, dépourvue de pointe, il n'y avait aucun danger qui pouvait provenir de moi.

J'aimais bien être en classe avec elle, sur son banc ou dans la poche de son tablier.

Je me souviens que, souvent, quand elle était questionnée en arithmétique ou en conjugaison, elle mettait sa petite main sur moi, me prenait, me triturait et ... se rassurait.

Virginie a grandi et pas moi, bien sûr.

Pourtant, je ne sais pas comment elle s'y prenait en ne glissant que les bouts de l'index et du pouce mais je restais sa paire de ciseau principale même si d'autres, plus grandes et pointues, sont venues me rejoindre dans sa troussse.

Je crois bien que l'un des moments principaux de la vie de Virginie fut celui où ses parents lui offrirent de la laine et des aiguilles à tricoter. Nous avons rapidement fait une sacrée équipe Virginie ses aiguilles et moi !

Tout le monde s'extasiait devant sa facilité à apprendre des points et des noeuds compliqués, des augmentations et des diminutions subtiles. Elle mémorisait tout !

Moi, je la soupçonne d'avoir été une sorte de génie mathématique méconnu de la topologie complexe des noeuds ! Mais, pour Virginie, ces mathématiques-là étaient au bout de ses doigts et elle jonglait littéralement avec.

Elle cessa de faire des études et passa en professionnelle où elle fit merveille dès qu'il s'agissait de vêtements et de coupe ou de couture et resta l'idole incontestée de toutes ses copines en matière de tricots, écharpes, chaussettes et bonnets !

Pourtant, à cette époque, les machines à tricoter, d'après ce que l'on racontait dans son entourage, devenaient de plus en plus sophistiquées et rapides.

Cela n'empêchait pas que beaucoup préféraient des points voulus un à un

par une humaine plutôt que les résultats trop parfaits des machines.

Moi, je continuais de couper des bouts de laine et de servir mon idole à moi, Virginie !

C'est ainsi qu'une grande marque de laine l'engagea pour tenir boutique et vendre pulls et tricots faits main !

Virginie soignait son petit commerce et le fils d'une de ses clientes, un homme gentil, un oriental au teint jaune qui vendait des thés et des théières s'intéressa à elle. C'est ainsi qu'il put vendre aussi des tricots destinés à emmailloter les théières et à garder le thé au chaud ! La clientèle de Virginie s'en accrut d'autant. Ses maillots à théière eurent un certain succès !

La petite famille s'agrandit et les deux garçons, Charles-Li et Chang-Jean, n'eurent que faire, eux, de ciseaux ! Pour les fistons, c'était des choses bien plus abstraites qui comptaient et ils sont devenus tous les deux de brillants scientifiques. Mais aussi des scientifiques aux plus beaux pulls et aux plus belles écharpes du monde, je vous le garantis ! Virginie y veillait avec la complicité de Chen, son adorable mari.

Puis la famille se rétrécit, les garçons travaillent loin au-delà des océans, Chen a été malade et puis est mort. Virginie n'a pas arrêté de tricoter mais ses mains sont devenues moins agiles autour des aiguilles et, à ma grande honte, nous avons parfois coupé par erreur dans des mailles importantes !

Les garçons sont revenus de temps en temps de leurs pays lointains et ont finalement confié Virginie à un homme pour personnes âgées dans lequel ils étaient assurés qu'elle serait bien soignée.

Là encore, nous eûmes, elle et moi, notre petit succès avec ce que nous savions faire avec de la laine.

Le temps passa et les aides soignantes nous retrouvèrent de plus en plus souvent emmêlées, Virginie, ses aiguilles et moi, ainsi qu'un tricot en cours devant la fenêtre et la lumière du jour trop faible. Les lunettes de Virginie en auraient aussi à raconter sur cette période vu le nombre de fois qu'elles churent !

Puis ce fut l'hôpital et les rares visites. Cette ombre qui écoutait les propos de cette petite flamme qui s'éteignait lentement, comme une bougie...

Je crois bien qu'on va me laisser avec elle jusqu'au bout.

Au fond c'est normal, je suis aussi l'un des outils des Parques et ce sera le dernier fil que je couperai en quelque sorte...

conte 6 : La petite loupe

Ce n'est pas que Léonard ait eu une mauvaise vue, mais il a toujours eu l'esprit très curieux.

Moi, je suis à la fois sa première et sa dernière loupe.

Je suis toute petite et je me glisse, une fois repliée, dans n'importe quelle poche. Même celle d'un gamin !

En fait, mon grossissement est tellement fort qu'il faut mettre l'objet et l'oeil très près de moi pour que je vous donne une image nette. Mais quelle image !

C'est très agréable d'avoir son seigneur et maître qui vous prend dans sa poche, vous déplie de votre protection et ensuite vous approche des choses et de lui-même. Son souffle qu'il retenait lorsqu'il entrait dans ces mondes miniatures pleins de beauté. La sûreté de sa main et ces paroles à peine prononcées comme : « Tiens, tiens, tiens...qu'avons-nous là ? » ou bien « Bon sang, comme c'est beau ! ».

Léonard était ainsi, toujours curieux de tout et admiratif d'un rien.

C'est ce que j'ai tenté d'expliquer à l'ombre qui passe quelquefois dans la chambre d'hôpital où nous nous trouvons lui et moi. C'est que Léonard n'a eu qu'une femme et pas d'enfant. Il est le dernier de sa lignée. Donc pas de visite autre que les infirmières et ces ombres qui passent et qui s'asseyent parfois. L'une d'entre elles m'a remarquée et c'est comme cela qu'avec Léonard, je lui ai confié mon histoire.

Car c'est Léonard qui a scié ses parents pour avoir une loupe. Il avait remarqué une sorte de publicité dessinée dans un journal où on voyait une sorte de Sherlock Holmes regarder un mégot.

Il me mettait systématiquement dans toutes ses listes de cadeaux. Ses parents trouvaient que c'était un cadeau bizarre, pas très gratifiant à offrir d'autant que Léonard jouissait d'une très bonne vue !

Pour ses neuf ans, il l'emmènerent chez un opticien qui étala ses nombreux

produits.

Moi, j'étais là, au milieu de magnifiques loupes avec manche ou poignée, ma couleur métallique et terne n'attirait certes pas le regard.

C'est pourtant instantanément vers moi que sa petite main se dirigea et il fallut bien de la complaisance du marchand et des parents pour accepter ce qui apparaissait surtout comme un caprice d'enfant !

Moi, je trouvai mon compagnon d'aventure de toujours et Léonard aussi. Bien au chaud dans sa poche, j'étais de toutes ses observations.

Ce goût pour les mondes miniatures amena Léonard à faire des études de botaniste. Il fut même professeur de biologie. Un professionnel du microscope aussi, même s'il adorait surtout emmener ses étudiants par monts et par vaux et me sortir à tout propos de sa poche pour faire partager sa passion.

Ces jeunes gens ne se moquaient pas de leur professeur un peu hors normes, sauf parfois au début mais cela ne durait pas. Ils entraient tous finalement dans son monde et moi, j'étais la porte qui permettait d'y accéder !

Je crois que les bizarries de Léonard ont donné le feu sacré à plus d'un étudiant et j'avoue que je ne détestais pas de passer ainsi de main et main en écoutant les commentaires.

Léonard n'eut pas d'enfants mais des centaines et des centaines d'étudiants.

J'ai eu une grande peur quand Léonard dut porter des lunettes. Allais-je encore pouvoir lui servir ? Choisirait-il un autre moyen d'accéder à ses mondes miniatures si étranges ?

Je puis vous dire que je restai dans sa poche et qu'il mettait simplement ses lunettes sur son front qui allait se dégarnissant et m'utilisait comme il l'avait toujours fait. Ouf ! me dis-je à l'époque.

Ah ! J'allais oublier !

Heureusement que je suis constituée d'une armature en métal inoxydable et que mon verre est très épais... Car Léonard ainsi que sa femme étaient de gentils distraits et je suis souvent restée « poche restante » lors des lessives ! Que c'est ennuyeux de tourner ainsi pendant des heures ! Quel

bonheur ensuite, les retrouvailles !

Je dois aussi avouer une bévue dont Léonard et moi sommes responsables...

Un jour, il avait dix ans, il m'a laissée au soleil près du journal que tenait son père. Vous vous en doutez, le journal prit feu ! Nous ne pûmes prouver notre innocence et en punition, fûmes séparés pendant une semaine entière. Ce fut la seule fois.

Ce n'est pas que nous ne prîmes pas goût à faire naître une flamme ici ou là, mais...Léonard était d'un naturel prudent.

Et voilà, Léonard a poussé un profond soupir et il avait sa main dans la main de cette ombre. Et moi je suis entre ces deux mains-là.

Qui sait ce que je verrai encore ? Un fond de tiroir ? Qui sait, une autre poche ?

conte 7 : Le petit carnet d'adresses

Il n'y a aucun doute : je vais finir dans un sac poubelle jaune ! Pour l'instant je suis sur une de ces tables roulantes d'hôpital mais à présent qu'Amélie a été un peu bichonnée, qu'on lui a mis ses plus beaux atours et que toute la famille a défilé... Si je suis encore posée là, c'est que... Je suis bonne pour la casse ! Comme elle, la pauvre ! Ah là là !

Bon, ce n'est pas comme si j'étais un agenda ou l'un de ces gros « organizers » tape à l'oeil ni même une de ces boîtes pleine d'électronique dont rien que le mode d'emploi occupe dix fois le volume ! Je ne contiens que des adresses pour la plupart périmées et qui ne serviraient sans doute à personne. Il n'empêche...

En fait, tout est arrivé progressivement. J'ai débuté comme simple addendum d'un agenda, la partie « carnet d'adresses ». Mais, chaque année, Amélie, qui n'avait pas envie de me recopier, me changeait d'agenda et j'étais repartie pour un an !

Cela a duré plus d'un demi-siècle ! Heureusement que je suis de constitution robuste ! Mes pages sont jaunies, certaines partent en lambeaux, mais la toute petite écriture d'Amélie me couvre littéralement d'une quantité de numéros de téléphone dont le nombre de chiffres a d'ailleurs varié au cours du temps, de lieux, de rues, de noms de personnes aujourd'hui disparues qui côtoient comme de gentils fantômes celles qui vivent encore.

Ah là, là ! à quoi voulez-vous que je puisse encore servir ?

Surtout qu'avec Amélie, la vie était si mouvementée ! Elle a toujours organisé des événements tantôt artistiques, tantôt simplement culturel... Nous avons même touché aux congrès scientifiques ! C'est dire !

Elle me consultait très souvent et me complétait à chaque nouvelle rencontre.

Amélie avait une famille mais n'a jamais fréquenté personne fort longuement. Elle avait des soeurs et des frères qui, eux, ont des

ribambelles d'enfants et de petits-enfants. J'ai sur moi tous les noms et les adresses, vous pensez bien ! Ainsi Amélie était tante et grand-tante et ainsi de suite... Il lui fallait organiser les envois de cadeaux pour les fêtes et les anniversaires dont je détenais aussi les dates. J'ai en moi un espace réservé à cela.

Mais maintenant... Tout cela est bien fini !

Il y a bien cette infirmière qui m'a parcouru une ou deux fois. Au début j'ai pensé : « Quelle impudence ! Quelle indiscretion ! ». Mais après, je ne sais pour quelle raison, cela m'a donné un peu d'espoir, une folie bien sûr ! Que pourrait-elle faire avec moi ? Mais les humains ont parfois des comportements qui nous échappent à nous, objets.

C'est ainsi qu'un jour, dans les derniers de la vie d'Amélie, je la vis écarquiller les yeux et puis sortir son stylo à bille et un bout de papier et noter un nom et une adresse ! « Quel culot ! » me suis-je dit.

Pourtant, maintenant qu'Amélie est passée, que la famille a défilé, je ne sais pas ce qu'on attend mais... Excusez-moi, c'est un peu le caractère d'Amélie qui a déteint sur moi... Energie, impatience, exigence ! C'était ses trois mots. Elle ne les partageait avec personne, ces trois mots ! Pour la plupart, deux d'entre eux étaient déjà trop !

Amélie en agaçait beaucoup avec cela. Près d'elle ils se sentaient tous obligés de mettre les bouchées doubles ! D'ailleurs, elle n'avait pas d'amie ni d'amie comme je vous l'ai dit... Sauf peut-être... Mais non, oubliez cela.

Son nom est sûrement resté dans mes pages mais elle aussi doit être morte aujourd'hui. Amelia ! C'est cela ! La douce Amelia... C'est chez elle qu'Amélie allait se réfugier quand tout allait de travers. Amelia savait, il faut le dire, écouter ! Et Amélie avait surtout besoin de s'exprimer, longuement, en détails et, parfois, avec une certaine véhémence.

Amélie et Amelia... De vraies amies, si différentes pourtant. Je vois encore la petite maison d'Amelia, à la campagne, au milieu de nulle part... Les sanglots d'une Amélie qui craquait sous les charges qu'elle s'imposait, les doux murmures d'Amelia qui la prenait dans ses bras remplie d'une tendresse si spontanée.

Mais que se passe-t-il ? La porte s'ouvre sur cette indiscrete d'infirmière ! Et que vois-je ? Qui peut bien être cette petite vieille toute courbée qui trottine vers le lit où gît Amélie ?

J'entends l'infirmière lui dire : « Vous comprenez, avant de jeter ce carnet, j'ai pris la liberté de le consulter et... Il y avait votre nom et votre adresse avec un coeur dessiné à côté. J'ai voulu vérifier si vous étiez encore... » « De ce monde ? » poursuivit une petite voix douce.

« Euh... oui » avoua l'infirmière. J'ai pris la liberté de...

« Vous avez bien fait mon enfant. Pourrais-je avoir ce calepin ? C'est pour le coeur vous comprenez ? »

Amelia ! Cela ne pouvait être qu'Amelia !

Je l'ai vue caresser la main d'Amélie, et elle me prit pour me mettre dans son sac à main.

Maintenant, je sais que je n'irai pas si vite dans le sac jaune des déchets papiers.

conte 8 : Le petit miroir

Justine a désormais le regard si triste lorsqu'elle se regarde dans ma surface réfléchissante.

Je suis son miroir.

Un de ces miroirs ronds avec un manche, le tout dans une matière nacrée comme on en faisait il y a très longtemps. Aujourd'hui elle me tient à plat sur les drap de son lit et soupire doucement.

Quand le soleil perce et que la fenêtre s'illumine un peu, elle n'a même plus l'envie de faire aller les reflets sur les murs et le plafond ou...dans les yeux d'un visiteur ! Justine a toujours été un peu coquine ! Coquine et coquette aussi.

Quand je lui ai été offert, moi, ses parents souhaitaient qu'elle arrête de se mirer partout. Une petite fille de quatre ans même si elle est en âge de découvrir les mystères des miroirs, il ne faut pas non plus qu'elle exagère ! Or Justine exagérait, du point de vue de ses parents.

Comme c'était déjà une très mignonne petite fille, ils ne voulaient pas qu'elle développe une forme de narcissisme de mauvais aloi.

Alors, Justine a découvert à tête reposée, si je puis dire, son joli visage dans le rond de mon miroir. C'est à dire environ quinze centimètres.

Mais ce n'était pas narcissique, elle était vraiment très intéressée par les formes de ses yeux, de ses paupières, de sa bouche... Elle devint rapidement une telle experte en grimaces qu'elle faisait rire toute la famille tellement elle était cocasse.

Justine grandit et m'emmena dans son cartable, à l'école. Je fus souvent confisqué, bien sûr ! Les professeurs apprécient peu les reflets qui courrent sur les murs, sur les plafonds et sur leur bureau ! Les camarades qui ont été éblouis cafardent et puis... Une semaine dans un tiroir à ne rien refléter du tout ! C'est dur pour un miroir, je vous le dis !

C'est à l'adolescence que les choses se gâtèrent un peu. Les premières traces d'acné sur sa peau si satinée ne furent pas prises avec sérénité ! Je me demande encore comment je ne fus pas fracassé en morceaux tant elle se vengeait sur moi d'un reflet qui ne l'agréait pas !

Bon, je ne me suis pas brisé et quelques années plus tard, elle cessa de me faire jouer ce rôle de conte : « Miroir, miroir, suis-je la plus belle ? ». La grande période du maquillage commençait.

Il y eut des modes et des cycles entre le maquillage léger et discret et les quasi peintures de guerre !

Puis tout se calma. Le mariage et les enfants, deux garçons, firent que je servis moins. Je ne passai pas non plus dans les mains de petites filles et plus tard, bien plus tard, quand Justine eut des petits-enfants, ce furent des mâles pour lesquels la possession d'un miroir comme moi n'a aucun intérêt. Je restai donc sur sa coiffeuse, dans sa chambre.

Il y a quand même un fait marquant dont je me souviens : Vers la quarantaine, Justine se mit à se parler à elle-même par mon intermédiaire ! C'était assez étrange et, de prime abord, j'ai craint pour elle. Puis, je me rendis compte que se parler via un miroir est très efficace pour résoudre des problèmes. On dépasse le stade de l'image pour accéder à autre chose. Justine faisait les questions et les réponses.

Moi, plutôt content, je sentais que j'étais passé à un stade au-delà du simple outil à engendrer un reflet pour devenir confident, critique, complice ou contradicteur. Je vous l'avais dit, Justine est une personne très particulière.

Mon autre action d'éclat (sans jeu de mots) fut celle de la tache. Depuis longtemps Justine se flattait d'avoir une petite tache de beauté sur la pommette droite, enfin « sa » pommette droite. Elle trouvait, depuis toute petite, que cela lui donnait un petit air « Pompadour », cette mouche-là.

Puis un jour cela se mit à grossir. D'abord doucement puis plus vite.

Justine, grâce à moi, s'en rendit compte, elle traça même au marqueur le contour sur ma surface réfléchissante en prenant soin de se mettre toujours à la même distance.

On lui enleva ce qui se révéla être une lésion pigmentée cancéreuse, un mélanome ! Heureusement cela fut fait dans les temps. Malheureusement, dans de tels cas on enlève large et on creuse profond. La vie en dépend !

Par la suite, Justine me prenait pour constater avec soulagement mais aussi avec tristesse ce que son beau visage était devenu... Fort dissymétrique pour tout dire ! Mais moi, je n'étais pas peu fier d'avoir ainsi contribué à sauvegarder ma Justine !

Mais comme toujours, au fil des ans les choses vous rattrapent et aujourd'hui Justine aborde le rivage de sa vie. Celui qu'on ne peut continuer qu'autrement.

Elle me tient près d'elle, m'utilise peu, seulement pour se convaincre qu'il va falloir lever l'ancre et naviguer au large.

J'ai dû lui montrer sa tête quand elle a perdu tous ses cheveux. J'ai dû aussi montrer toutes ces rides autour de ses yeux fatigués.

J'ai aussi eu encore le privilège de lui montrer un visage joliment maquillé lorsque l'une ou l'autre infirmière ou bénévole avait du temps pour cela. Oui, oui, on fait cela dans les hôpitaux ! J'en ai été surpris !

Son mari, très âgé, vient près d'elle plusieurs fois par semaine et il raconte sa femme, sa Justine, à qui veut prendre du temps pour écouter. Alors, il me tient en main pour faire comprendre le lien entre elle et moi.

J'aimerais qu'il m'offre pour finir à ce service de soins pour qu'on m'utilise encore pour d'autres. Car dans le monde extérieur je n'ai aucune chance, je suis démodé comme ce n'est pas possible !

Nous verrons bien. Mais j'y pense dans le calme de la chambre...

Nous autres, miroirs, nous réfléchissons...

conte 9 : La petite brosse à cheveux

Je n'ai jamais connu d'autre lieu que cette chambre, cette perruque et Annie.

Oh, j'ai bien un vague souvenir de lumières, d'odeurs de parfums et de laques, d'étalages et tout ce qui s'en suit mais, c'est très vague.

Voyez-vous, je suis une brosse à cheveux.

Il y avait une demande claire et nette de la part de ma propriétaire : « Je veux une brosse à cheveux ! ».

Disons que celle qui, je crois, est sa maman fut intriguée. Elle se désespérait de voir les jolies mèches d'Annie tomber sous les coups de boutoir de cette chimio-thérapie.

Moi, je suis construite pour faire en quelque sorte le lien entre le cuir chevelu, donc le crâne, et le monde extérieur. Entre les deux : les cheveux !

Mais Annie n'en avait plus... Et d'après les photos qui ont été épinglées ici et là, elle avait une solide toison il n'y a pas si longtemps de cela ! Avant aussi qu'elle ne maigrisse, avant qu'elle ne perde ses forces. Les forces dont toute jeune femme trouve tout naturel de bénéficier.

Cette vue difficile à soutenir, la maman l'avait d'abord masquée par des fichus. De très jolis foulards d'ailleurs.

Mais cela ne suffisait pas et elle lui apporta une panoplie de perruques dignes d'un matériel de théâtre !

Annie qui avait lu les aventures du célèbre Nicolas Le Floch écrites par l'inégalable J.F.Parot, se comparait à ce personnage d'ailleurs historique lui aussi : Sartine ! Le collectionneur, fou de perruques, vers la fin du 18ème siècle !

Mais des perruques, cela se soigne, cela se coiffe, cela s'admire ! Et on peut dire que, malgré des forces déclinantes, Annie se concentra sur sa collection et j'eus bien à faire sous l'action de sa petite main pour maintenir cette collection.

Annie ne mettait de perruque que rarement, plutôt lorsqu'elle attendait sa maman.

Elle voulut aussi relire les aventures de ce joli commissaire Le Floch et de ses démêlés avec la cour de Louis XV et puis Louis XVI. Mais, alors qu'elle avait trouvé autrefois Sartine comme un personnage peu sympathique, leur commune addiction aux perruques le rendit plus fréquentable à ses yeux.

Or, l'inutile dernière chimiothérapie avait aussi atteint ses capacités de lecture et heureusement elle eut quelques bénévoles qui comprirent l'importance pour elle de lui faire la lecture, voire la conversation sur ces sujets : Sartine, Parot, les faux cheveux, la fabrication et l'entretien des perruques, leur histoire aussi ! Et Annie n'était pas une auditrice facilement satisfaite ! Pas question d'inventer des fadaises !

Moi, j'écoutais du mieux que je le pouvais, je n'avais pas d'autre expérience que celle, implicite, qu'avaient mise en moi mes constructeurs. Elle ne réclama jamais d'autres brosses à cheveux, ce qui était en soi une grande marque de confiance. Que dis-je, une consécration !

Sa chambre ne ressemblait plus du tout à une chambre d'hôpital ! On eût dit plutôt un musée !

Surtout que le mot était passé et que d'autres que sa maman apportaient des perruques. La plupart en piètre état. Tout le monde voulait lui compléter sa collection.

Elle faisait avec les perruques, comme on faisait avec elle : il y avait les belles de jour et de nuit qui nécessitaient surtout qu'on les soigne sans économiser le superflu. Puis, il y avait les banales auxquelles il fallait essayer toutes sortes de séances de brossage pour les rendre présentables. Annie les aimait autant que les autres. Ensuite les perruques fort abîmées apportées avec une petite phrase du genre : « Vous, vous saurez sûrement quoi faire... ». Ces défis-là, Annie y passait un temps fou... Et moi aussi, vous pensez bien !

Annie était devenue une sorte d'autorité en matière de perruques ! Enfin dans le cadre de l'hôpital mais quand même !

Moi, je brossais à m'en user mais avec la joie de toute brosse à cheveux, enfin je veux dire : digne de ce nom.

Puis, il y avait une catégorie de perruques tellement décaties qu'Annie les mettait de côté, près d'elle, en disant : « Allons mes chéries, vous, vous êtes comme moi, vous me tenez donc bonne compagnie ».

Depuis, j'ai été officiellement léguée à ce service avec toutes les perruques. On ne me jettera donc pas simplement dans une poubelle. Il y a

sûrement de quoi exploiter un tel trésor dans un service palliatif et aussi de revalidation.

Annie m'a tenue en main jusqu'au bout.

Et personne désormais ne peut me prendre en main sans un peu penser à elle.

C'est un peu notre âme à nous, les objets, nous portons des souvenirs.

Et, apparemment, les humains n'ont que cela finalement...

conte 10 : La petite pièce américaine

Certains l'appelaient Peter, d'autres le prénommaient Pierre, ce qui revient au même, il y avait même des partisans de Pete ou de Pierrot.

Mais moi, sa petite pièce américaine, je savais bien que dans sa tête il s'appelait lui-même : Gus ! Voire Auguste...

Personne n'aurait pu comprendre pourquoi. Mais moi je vais vous le dire car j'étais là !

Dans les années cinquante au cours desquelles je lui fus offert, ma valeur, inscrite sur le nickel agrémenté d'argent était de « half-dollar ». Je porte sans avoir vraiment le choix, le bel aigle américain. Je valais un demi-dollar.

Aujourd'hui, en valeur absolue, ce n'est pas grand chose et même en ajoutant ma valeur historique, je suis loin de rivaliser avec les doublons dorés des histoires de pirates et de caraïbes.

Deux êtres qui se croisent, un américain qui « fait l'Europe » et un petit bruxellois qui sait si bien faire le pitre ! Un ancien clown retraité des grands cirques d'outre-atlantique et un gamin qui sait rire de ces rires si grands qu'ils remplissent complètement l'espace !

Le plus jeune, comme ce n'est généralement pas le cas, servi de guide, le plus âgé, comme ce n'est pas souvent le cas non plus, fut en même temps un touriste obéissant et généreux et un pédagogue subtil. Ils communiquaient exclusivement par gestes.

C'est ainsi que lorsqu'ils se quittèrent, l'un et l'autre poursuivant ses voyages mystérieux, le plus jeune ne cessa plus de se conférer le prénom de Gus, celui des clowns à gros nez rouge et grandes chaussures. Il avait en plus reçu un demi-dollar ! Une fortune à ses yeux ! Le début de ses efforts d'empalmage !

C'est tout ce que cet ancien clown qui était aussi prestidigitateur lui avait montré : un tour peu compliqué mais qui exige de l'entraînement : l'empalmage d'une pièce à une seule main ! Tout d'abord

on tient la pièce bien visible entre les bouts de l'index et du majeur. Ensuite, en repliant les doigts fort loin, on va caler la pièce entre le pouce et le pli de la main. Puis, on retend les doigts et on montre toujours le dos de la main à son public. La pièce semble avoir disparu !

Ce petit gamin, Gus, grandit en ligne directe à partir de là.

Non pas qu'il devint un clown professionnel mais parce qu'il était clown à l'intérieur de lui-même.

Toujours à blaguer, à s'entraîner à faire des tours, des farces, à apprendre de petites saynètes drôles !

Rien ne lui faisait plus plaisir que le rire des autres. Il ne pouvait pas voir un gosse dans le métro ou le tramway sans essayer de le distraire ou de le surprendre !

Moi, j'étais toujours dans l'une ou l'autre poche et je réapparaissais mystérieusement tantôt dans une oreille, tantôt dans un cou ! Je traversais apparemment les tables les plus épaisses et je voyageais à la vitesse de l'éclair ! Gus y veillait avec son visage souriant et ses yeux expressifs. En plus la nature l'avait doté de bonnes pommettes rouges et d'un nez bulbeux, il n'avait pas besoin de se grimer !

A l'hôpital, au début, il faisait comme d'habitude et tout le monde s'amusait avec lui. Il arrivait même à subtiliser le stéthoscope du médecin ! Combien ont retrouvé le sourire grâce à ses facéties !

Il avait travaillé dans les arts du spectacle mais plutôt en arrière-scène, en régie comme on dit. Ses essais dans les administrations furent des échecs car il distrayait trop les autres employés. Il avait travaillé aussi dans la publicité, dans les restaurants, dans les fêtes de fin d'année et les animations de grands magasins.

Jamais personne ne le prit au sérieux et il était en fait le principal artisan de cela.

Il a parfois dû faire du spectacle de rue, disons : la manche, rien que pour manger et il était plus proche du vagabond que du cadre dynamique. Pourtant il ne m'a jamais échangée contre quoi que ce soit !

On aurait pu croire que la maladie grave qui lui était tombée dessus l'aurait assagi... Que du contraire !

Les infirmières se bousculent presque pour lui donner des soins.

Je crois que mon Gus à moi est une sorte d'incarnation du « boute-en-train ».

Hier, il a attiré tout le monde dans sa chambre, infirmières, médecins et bénévoles. Enfin ceux qui étaient de service.

Il était couché et me tenait dans sa main.

Sans dire un mot, il leur a fait le coup de l'empalmage et ensuite, il m'a avalée.

Mais cette fois, il n'a pas fait semblant du tout. Il a juste annoncé : « Eh, c'est pour Charron et le prix de mon passage, j'espère bien qu'on rigolera un peu tous-les-deux ! » puis il a fait un dernier clin d'oeil et un dernier sourire.

Gus est mort dans les secondes qui ont suivi.

Le plus étrange, c'est que tout le monde dans sa chambre a spontanément applaudi, personne n'a pu s'en empêcher...

On ne pouvait faire plus adapté même si, pour qui ne savait pas, c'était un peu choquant.